

UNE VENGEANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. DECOURCELLE et Th. BARRIÈRE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS,
le 12 Mai 1852.

PERSONNAGES.

SIMON, sous le nom de Didier, 55 ans.....
RENAUD, négociant, 55 ans.....
BERTHE, sa femme, 45 ans.....
LOUISE, leur fille.....
ALBERT, leur fils.....
PAUL, fiancé de Louise.....
DURAND, caissier, 35 ans.....
DICKSON, domestique de Simon, 30 ans.....

ACTEURS.

MM. LECLÈRE.
HENRY ALIX.
M^{lles} BLONVAL.
CONSTANCE.
MM. BURGHY.
DUVERNOY.
CHARIER.
MUTÉE.

La scène est à Marseille, de nos jours.

NOTA. — Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.

Le théâtre représente une chambre, moitié salon, moitié bureau; porte au fond; portes à droite et à gauche; près de la porte de droite, adossé au mur, un pupitre élevé avec un grand-livre dessus, à droite, un guéridon; une caisse de banquier, à gauche, sur le devant; chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENAUD, BERTHE, ALBERT, PAUL, LOUISE,
DURAND (4).

(Renaud est assis au milieu, et lit un journal. Berthe coud, assise à côté du guéridon, à droite; Durand, debout devant le pupitre, sur le second plan à droite, écrit sur le grand-livre; Albert, devant la caisse ouverte, au premier plan à gauche, encaisse des valeurs; Louise, assise à gauche, et sa broderie à la main, cause avec son frère; Paul, appuyé sur le dos du fauteuil de Renaud, est censé lire le journal avec lui, et regarde Louise.)

ALBERT, à demi-voix, à sa sœur. Et moi, je soutiens que, de nous deux, le plus heureux c'est moi.

LOUISE. Ah! par exemple, c'est trop fort!

ALBERT, continuant son travail. C'est comme ça.....

LOUISE. Mais songe donc...

ALBERT, prenant les mains de Louise. Mais songe donc toi-même, ma bonne petite sœur, que j'ai enfin le pied dans l'étrier de fortune. A la parole de la maison Giraud, tu le sais; dans un

mois, j'entre dans mes fonctions de caissier associé, dans un mois, je suis libre, indépendant, et...

LOUISE, baissant la voix. Mais moi, dans huit jours, je serai la femme de celui que j'aime.

PAUL, s'approchant. Plait-il?

ALBERT, allant à lui (4). Toi... on ne te parle pas.

LOUISE. Et tu veux comparer ton bonheur au mien?

ALBERT. Assurément.

Air de *Téniers*.

Tous les bonheurs que le bon Dieu t'envoie,
Tous les chagrins qui font saigner ton cœur,
Je les ressens; car la peine ou la joie
N'arrive à moi qu'en passant par ma sœur.
Or, aujourd'hui, quand ton âme est joyeuse,
Quand l'avenir n'a que des fleurs pour toi,
Et lorsqu'enfin je te vois bien heureuse,
Va, de nous deux, le plus heureux c'est moi,
Oui, de nous deux, le plus heureux, c'est moi.

PAUL, qui est descendu près d'eux. Mon cher Albert, tu me permettras de n'être pas de ton avis.

ALBERT. Comment? *(Il retourne à la caisse.)*

PAUL (1). Eh! certainement, car de vous deux, le plus heureux... c'est moi.

LOUISE. Monsieur Paul!..

RENAUD, *se levant, et fermant son journal*. Alons, tout va bien; les affaires reprennent, la confiance renalt. (*Paul va reporter au fond la chaise de Renaud.*)

LOUISE, *étourdiement*. On peut se marier alors, n'est-ce pas, mon père?

RENAUD, *souriant, et s'approchant d'elle (2)*. Oui, oui, mon enfant. (*Bas, à Paul.*) On peut même avoir de la famille.

PAUL, *à Berthe*. A quand la noce, belle-mère?

BERTHE. A samedi, mon gendre.

PAUL. Samedi? Je croyais que ce serait jeudi...

RENAUD, *riant*. Pourquoi pas demain?

PAUL. Ce n'est pas moi qui m'y oppose.

ALBERT. Ni moi.

LOUISE. Ni moi.

BERTHE. Hein! jusqu'à Louise qui s'en mêle!..

RENAUD. C'est joli, Mademoiselle!

LOUISE, *se levant*. Dame!.. puisque la confiance renalt... Et d'ailleurs, mon père, du moment que c'est une chose bien arrêtée, ce n'est pas quelques jours de plus...

RENAUD. De mieux en mieux! Vous êtes donc bien pressée de quitter des parents qui ne vivent que pour vous, ingrate enfant, hein?

LOUISE. Mais je ne vous quitterai pas pour cela.

RENAUD, *l'embrassant*. Je l'espère bien.... Ah çà, mes enfants, il s'agit de faire ses affaires; c'est aujourd'hui le 31 mars. J'ai beaucoup à payer, beaucoup à recevoir, ainsi...

BERTHE, *se levant*. Nous te laissons... (*Albert ferme la caisse.*)

RENAUD, *à Louise*.

Air: *Boléro de la Chanteuse voilée.*

Va, nous reparlerons bientôt de mariage,
Ton bonheur avant tout, mais aussi dans ton ménage

Il faudra de ton cœur faire un égal partage

Car le nôtre est jaloux

Garde un peu d'amour pour nous.

REPRISE, ENSEMBLE.

RENAUD ET BERTHE.

Va, nous reparlerons bientôt de mariage

Ton bonheur avant tout, etc...

ALBERT, PAUL, LOUISE.

Ne retardez pas trop le jour du mariage,
Et calmez votre effroi, vos enfants dans leur ménage,

Sauront de leur bonheur faire un égal partage,

Ne soyez pas jaloux

La moitié sera pour vous.

(*Berthe, Paul, Albert et Louise sortent par la gauche.*)

1 Al. Lo. Pa. Re. Be. Du.

2 Al. Lo. Re. Pa. Be. Du.

SCÈNE II.

RENAUD, DURAND.

RENAUD (1). Monsieur Durand!

DURAND, *toujours à son grand-livre*. Monsieur?

RENAUD. Giraud a-t-il versé les fonds?

DURAND, *venant à lui*. Pas encore, Monsieur; du reste, il n'est pas en retard; il a dit hier qu'il verserait à dix heures. (*Regardant à sa montre.*) Il n'est que neuf heures et demie, et l'on peut s'en fier à lui.

RENAUD, *passant à droite (2)*. Certes!.. (*Parcourant le grand-livre.*) Nous disons que nous avons quatre cent mille francs à payer à midi.... (*Comptant.*) Deux cent mille francs en caisse.

DURAND. Trois cent mille, en caisse.

RENAUD. Deux cent mille, monsieur Durand... il y a cent mille francs qui ne comptent pas.

DURAND. Ah! c'est donc un dépôt?

RENAUD. Non.

DURAND. Je comprends.... c'est une caution.

RENAUD. Non.

DURAND. J'y suis! c'est une réserve?

RENAUD. Non.

DURAND. Alors, je ne comprends pas.

RENAUD, *comptant*. Deux cent mille en caisse; trois cent mille à recevoir... ainsi l'actif est au passif comme cinq est à quatre. Quant à Giraud, s'il n'a pas payé dans une heure, vous passerez chez lui, afin que nous soyons en mesure pour midi sonnante.

DURAND. Bien, Monsieur. (*Il sort à droite. Simon paraît au fond avec Dickson.*)

RENAUD, *passant à gauche*. Oh! non, certes... ces cent mille francs ne comptent pas!

SCÈNE III.

RENAUD, SIMON, DICKSON.

SIMON, *sur le seuil de la porte du fond (3)*. Monsieur Renaud, négociant?

RENAUD. C'est moi, Monsieur.

SIMON, *entrant tout à fait suivi de Dickson*. Monsieur, j'arrive de Boston, où M. Feltonne, votre correspondant, m'a donné des lettres de crédit auprès de vous. Les voici. (*Il lui remet deux lettres.*)

DICKSON, *qui a inspecté le salon, à Renaud*. Monsieur, permettez-moi de vous féliciter sur la tenue de votre maison.

1 Re. Du.

2 Du. Re.

3 Re. Si. Di.

RENAUD, *étonné*. Platt-il?..

SIMON. Dickson!..

DICKSON. Monsieur, je rendais hommage à la propreté. (*Il remonte et passe à gauche, où il s'assied.*)

RENAUD, *après avoir lu les lettres*. Il est impossible d'être mieux recommandé, M. Feltonne est un homme que j'aime et que j'estime singulièrement; et je tâcherai de vous prouver que ses amis sont les miens. Vous êtes ici pour longtemps?

SIMON (1). Pour trois mois, pour six ans; je ne sais pas, ça dépendra.

RENAUD. Vous venez sans doute pour affaires?

SIMON. Oui et non, je viens régler... de vieux comptes.

RENAUD. Vous êtes dans le commerce?

SIMON. J'y ai été; je n'y suis plus. Et maintenant je m'occupe de faire rentrer l'arriéré.

DICKSON, *à Renaud*. Et c'est bien difficile, Monsieur.

SIMON. Dickson!..

DICKSON, *se levant*. Monsieur, je rends hommage à la vérité. (*Il remonte et repasse à droite.*)

RENAUD, *après un nouveau geste d'étonnement, à Simon*. On vous doit beaucoup?

SIMON. Mais pas mal, Monsieur, pas mal.

RENAUD. Avez-vous des chances de réussite?

SIMON (2). Je n'en sais rien. Mais, ce que je puis affirmer, c'est que je plains ceux après qui je m'acharnerai.

RENAUD, *souriant*. Oh! oh! vous êtes dur au pauvre monde, Monsieur... (*Regardant la lettre.*) Monsieur Didier.

SIMON. Au pauvre monde, non! mais, comme je ne suis pas bête; je n'aime pas à être traité comme un imbécile. C'est bien naturel, n'est-ce pas?

RENAUD. Assurément.

SIMON. Aussi, j'ai souvent signé de grosses quittances à de pauvres diables dans le malheur; mais pour cent écus, j'ai mis sur la paille des coquins qui voulaient me duper.

Air du Premier prix.

Pour ces gens-là, je vous l'avoue,
Mon cœur est toujours sans pitié,
Et la haine que je leur voue
Ne fait jamais rien à moitié.
Je suis d'une douceur extrême,
Mais à ces larrons, sans regrets,
Liberté, repos, bonheur même,
Je prends tout pour les intérêts.

En un mot, je n'agis jamais en raison de la créance, mais en raison du débiteur.

RENAUD. Et je vous approuve.

1 Di Re. Si.

2 Re. Si. Di.

SIMON. Ah! vous m'approuvez... eh bien! j'en suis bien aise.

RENAUD. Et, sans doute, quelques-uns de vos débiteurs habitent Marseille?

SIMON. Vous l'avez dit. Un entre autres, à qui je me propose de faire voir pas mal de pays.

RENAUD. Vous le nommez?

SIMON, *le regarde; après un temps, lui offrant une prise*. En usez-vous, monsieur Renaud? (*Renaud refuse du geste. Dickson prend du tabac dans la tabatière de Simon qui le laisse faire.*)

RENAUD, *à Simon*. Aurais-je été indiscret?

SIMON. Non... mais je vous demanderai la permission...

RENAUD. Supposez que je n'ai rien dit; et n'attribuez mes questions qu'au désir de vous être utile. Maintenant, monsieur Didier, c'est aujourd'hui une fin de mois; il faut que je vous quitte.

DICKSON. Ne vous gênez pas.

SIMON. Dickson!... pardonnez-lui Monsieur, Dickson a été habitué chez moi à parler librement. Cela vous étonne peut-être, mais ce garçon m'a donné tant de preuves de dévouement!

DICKSON. Eh bien? et vous donc? (*À Renaud.*) Figurez-vous, Monsieur, que j'étais sur le pavé... je n'avais plus de bottes...

SIMON. Allons, Dickson, silence.

RENAUD. Je vous laisse, Monsieur... nous ferons plus ample connaissance en dînant.

SIMON. Platt-il?

RENAUD. J'enverrai chercher vos malles à l'adresse que vous indiquerez.

SIMON. Mes malles? pourquoi faire?

RENAUD. Pour qu'on les apporte ici.

SIMON. Comment, ici?... mais je ne puis..

RENAUD. Mais, vous ne pouvez loger ailleurs, peut-être?

SIMON. Pardon, et la preuve...

RENAUD. Et la preuve, c'est que vous y logerez...

SIMON. Mais, Monsieur, je...

RENAUD. Et vous y déjeunerez.

SIMON. Moi?

RENAUD. Et vous y dînez.

SIMON. Mais enfin, Monsieur...

RENAUD. Mais enfin, Monsieur, quand je suis allé à Boston, M. Feltonne, qui ne me connaissait pas, m'a logé, nourri, hébergé des pieds à la tête; et je ferai pour vous, qu'il me recommande, comme il a fait pour moi, qui lui étais recommandé...

DICKSON, *à Renaud*. Et vous aurez bien raison.

SIMON. Mais il n'est pas nécessaire que...

RENAUD. Je ne vous écoute pas, nous dînons à cinq heures... si vous êtes en retard, on se mettra à table sans vous. (*Fausse sortie; Simon passe à gauche.*)

DICKSON. Nous serons exacts. (*Le reconduisant.*)
Permettez-moi de...

RENAUD, *revenant* (1). Ah! je vous prévient que nous ne parlons jamais politique et que nous ne mangeons pas de bouillabaisse. (*Il sort vivement par le fond; Dickson le reconduit et redescend à gauche.*)

SCÈNE IV.

SIMON, DICKSON.

SIMON, *à lui-même en passant à droite* (1). J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là!

DICKSON. Ce monsieur a l'air très-poli.

SIMON. Dickson?

DICKSON. Monsieur!

SIMON. Tu l'as bien vu cette homme-là?

DICKSON. Oui, Monsieur, il a l'air fort poli!

SIMON. Eh bien! c'est le plus grand misérable que la terre ait jamais porté!

DICKSON, *tranquille*. Vous croyez?

SIMON. Oh! c'est un fier gredin, va; et il m'a fait bien du mal... il y a longtemps de ça, mais c'est toujours gravé là, comme si c'était hier.

DICKSON. Il a pourtant l'air bien poli.

SIMON. Oh! le gueux! je m'en veux de ne pas l'exécrer assez. Tu sauras que j'étais son associé, à ce brigand-là, Nous devons faire un paiement considérable le lendemain; nous avons trouvé les fonds à grand'peine, mais, enfin, nous étions en règle. J'entre au magasin tout joyeux... personne! j'ouvre la caisse, vide! Mon associé, mon ami, avait disparu en faisant maison nette... Que devenir! pas d'argent! plus de crédit... le vertige me prit... je me sauvai comme un escroc, comme un voleur! Moi, qui aurais vendu ma montre pour payer intégralement... Je me sauvai, ruiné, déshonoré, proscrit, moi, qui le matin même disais à une belle jeune fille que j'aimais... et qui m'aimait bien aussi: « Berthe! est-ce bientôt qu'on « nous marie? Hélas! non, répondit-elle, maman « a dit dans un mois. » Pauvre ange! je ne l'ai jamais revue. Ainsi, amour, fortune, honneur, tout ce qui fait le bonheur de la vie, je le perdais par le fait de ce misérable! Je voulais me tuer... sais-tu ce qui me retint? l'espoir de me venger un jour. Ce fut d'abord une rage, une fureur; je la comprimai; j'en fis une passion, et, de cette passion, le but et l'aliment de mon existence. Il y a vingt-huit ans qu'elle est là, Dickson, vingt-huit ans que j'en règle les battements. Maintenant, elle est maîtresse de moi comme au premier jour; mais je suis maître d'elle aussi. Elle veut une proie, elle l'aura...

1 Si. Re. Di.

4 Di. Si.

Air: *Patrie, Honneur.*

Il a brisé mes rêves d'avenir!
Il a détruit ma plus chère espérance!
Et j'attendais l'heure de le punir,
Elle a sonné! j'arrive à l'échéance.
Plaisir des dieux! je te goûte aujourd'hui!
Je suis déjà bien plus heureux que lui!
Je vais enfin me venger aujourd'hui,
Je suis déjà bien plus heureux que lui.

DICKSON. Oh! la vengeance, Monsieur, comme je comprends ça... Mais, j'y pense, s'il allait finir par vous reconnaître?

SIMON. Me reconnaître? allons donc, c'est à peine si je me reconnais moi-même.

DICKSON. Comment se fait-il qu'en entendant votre nom, M. Renaud ne se soit pas souvenu...

SIMON. Didier n'est pas mon nom. C'en est un que j'ai mis par-dessus l'autre... que le gredin avait flétri.

DICKSON. Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir ce que vous lui ferez?

SIMON. Moi? je n'en sais rien, ça dépendra des circonstances.

DICKSON. Et dire que jamais vous ne m'avez parlé de tout ça. Mais, Monsieur, vous avez donc des secrets pour votre domestique? ah! fi! Monsieur...

SIMON, *voyant entrer Durand*. Quelqu'un... tais-toi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURAND, *entrant par la droite et se mettant à son grand-livre.*

SIMON (1). Dickson, puisque M. Renaud veut absolument m'héberger, tu vas aller chercher ma valise à l'hôtel.

DICKSON. Oui, Monsieur. (*Il sort par le fond.*)

DURAND, *se retournant et saluant* (2). Monsieur est un ami du patron?

SIMON. Moi? pas précisément, Monsieur, je suis l'ami d'un de ses amis.

DURAND. Alors, vous ne tarderez pas à être le sien.

SIMON. Vous croyez, Monsieur?

DURAND. Oh! ça, je vous en réponds.

SIMON, *à part*. Il s'adresse bien. (*Haut.*) Vous êtes employé ici, Monsieur?

DURAND. Oui, Monsieur, j'y suis caissier depuis cinq ans.

SIMON. Cinq ans seulement?

DURAND. Oui, j'ai remplacé M. Germain, un fort honnête homme.

4 Di. Si. Du.

2 Si. Du.

SIMON. Et bien! alors, pourquoi l'a-t-on remplacé?

DURAND. Parce qu'il est mort, Monsieur. (*Il retourne à son grand-livre.*)

SIMON. Ah! c'est une raison... (*Musique, piano à l'orchestre.*)

SCÈNE VI.

SIMON, DURAND, RENAUD.

RENAUD, *entrant du fond* (1). Pardon, monsieur Didier, vous permettez?

SIMON. Comment donc!

RENAUD. Eh bien! monsieur Durand, Giraud a-t-il envoyé les fonds?

DURAND. Pas encore, Monsieur; je vais passer chez lui. (*Il se prépare pour sortir.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DICKSON.

SIMON, à *Dickson qui entre par le fond* (2). Te voilà déjà?

DICKSON. Je suis revenu sur mes pas pour vous apprendre les nouvelles.

SIMON. Quelles nouvelles?

DICKSON. Il y a un banquier de Marseille qui vient de faire faillite.

RENAUD, *qui causait bas avec Durand, s'approchant*. Un banquier de Marseille! et qui donc?

DICKSON. C'est un nommé Giraud!

RENAUD, DURAND, SIMON. Giraud!

RENAUD. Et vous êtes bien sûr de ce que vous dites là?

DICKSON. Il demeure sur le quai, n'est-ce pas?..

RENAUD. Oui.

DICKSON. Alors! c'est bien lui.

RENAUD. Mais je suis ruiné! perdu! (*Il semble accablé.*)

SIMON, *le regardant avec compassion, à part*. Pauvre homme! bath! tant pis pour lui, c'est bien fait.

DURAND, à *Renaud qui est très-agité et semble poursuivre une idée*. Monsieur!

RENAUD. Quoi?..

DURAND. Vous ne dites rien?

RENAUD. Que voulez-vous que je dise? Il faut sauver son honneur, si l'on peut, monsieur Durand; il faut que je trouve cent cinquante mille francs, où? chez qui?... n'importe, il me les faut! quand je devrais les prendre à cent pour cent, quand je devrais!... oui, oui!... je les trouverai... Venez, monsieur Durand, venez! (*Ils sortent par le fond. — Fin de la musique.*)

SCÈNE VIII.

SIMON, DICKSON. *Simon fait des efforts pour dissimuler son émotion.*

DICKSON, *d'un air satisfait* (4). Ah!

SIMON. Qu'est-ce que tu as toi?

DICKSON. Je suis content, Monsieur.

SIMON. De quoi donc?

DICKSON. Eh bien!.. de ce qui arrive à ce gueux-là.

SIMON. Ah oui!

DICKSON. Mais n'allez pas étouffer, au moins.

SIMON. Comment?

DICKSON. De joie, Monsieur, cela s'est vu.

SIMON. Est-ce que j'ai l'air bien joyeux?

DICKSON. Oh non, ça ne se voit pas, vous renfermez ça en dedans; vous êtes fort, vous; je vous admire; car, en vérité, on ne se douterait jamais que vos vœux sont comblés.

SIMON. Quels vœux?

DICKSON. Enfin!.. il est puni, et vous êtes vengé!

SIMON, *éclatant*. Vengé! vengé! Eh non, je ne le suis pas!.. Tout ce qui arrive là, ça le fait souffrir, mais ça ne me venge pas, et je suis furieux!.. oui je suis furieux, car, que m'importe à moi que Renaud soit en disgrâce, si c'est au hasard qu'il le doit: je veux le punir moi-même, entends-tu bien? et je ne veux pas que le hasard s'en mêle... ça dérange mes plans. (*Il s'assied.*)

DICKSON. Oh! je vous devine, vous voulez le faire souffrir vous-même. Voluptueux!.. ah! vous étiez digne d'être Américain...

SIMON. Tu m'ennuies.

DICKSON. Soyez tranquille, Monsieur, nous chercherons, nous trouverons autre chose, nous le ferons rôti à petit feu... moralement.

SIMON. Je te dis que tu m'ennuies et je te défends de...

DICKSON. Vous ne voulez pas que je vous aide: c'est bien, je comprends encore ça... (*A part.*) Il veut trouver lui-même!.. Quel raffinement!.. (*Avec enthousiasme.*) Monsieur... vous êtes superbe!.. vous êtes...

« Némésis tout entière à sa proie attachée!.. »

SIMON, *se levant*. Je te répète que tu m'ennuies... (*Passant à droite.*) Que diable!.. (*On entend le bruit de plusieurs voix en dehors.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, *très-affairé, entrant par le fond*. Monsieur Didier!..

1 Si Di.

1 Si. Re. Du.

2 Si. Di. Re. Du.

SIMON. Monsieur Durand ?

DURAND, *montrant le fond.* Les créanciers sont là.. *Dickson rit, Durand le regarde étonné.*

SIMON. Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

DURAND. Mon Dieu ! Monsieur, le patron court de tous côtés pour faire des fonds ; il faut que je le rejoigne, et si vous vouliez les recevoir, leur faire prendre un peu de patience...

SIMON. Moi ?

DURAND. Vous rendriez bien service à M. Renaud.

DICKSON. Ah ! ah ! ah !... c'est à nous qu'il demande... ah ! ah ! ah !.. *(Durand le regarde encore avec étonnement, et passe à droite.)*

SIMON, *qui a réfléchi, à part* (1). Au fait, pourquol pas ?.. oui, de cette façon, je... c'est cela. *(Haut.)* Disposez de moi, monsieur Durand, je ferai tous mes efforts...

DURAND. Oh ! merci, Monsieur !..

DICKSON, *bas, à Simon.* Est-ce que vous avez trouvé quelque chose d'atroce ?

SIMON, *bas.* Tais-toi. *(Haut.)* Vous pouvez faire entrer ces messieurs... *(On entend dans la coulisse de gauche la voix et le rire de Louise et d'Albert.)*

DICKSON, *allant ouvrir un battant de la porte à gauche, qu'il laisse ouvert.* Quel est ce bruit ?

DURAND. Ce sont les enfants du patron.

SIMON, *étonné.* Ses enfants !

DURAND. Ils ne savent pas encore la nouvelle, les malheureux !

SIMON. Il a des enfants ?

DURAND. Oui, Monsieur, deux charmants enfants, une fille et un garçon.

SIMON. Ah ! il a un fils ! *(A part.)* Le gredin ! je n'en ai pas moi !

DURAND, *très-inquiet.* Et quand ils vont savoir ce qu'il en est... *(Il remonte, et va regarder à la porte de gauche.)*

SIMON (2). C'est juste.

DICKSON, *joyeux, bas.* Monsieur, il a des enfants !

SIMON, *bas, l'imitant.* Eh bien ! oui, il a des enfants (3).

DICKSON, *de même.* Si vous leur appreniez ça vous-même, ce serait fort agréable.

SIMON, *bas.* Tu m'agaces. *(Haut.)* Dites-moi, monsieur Durand... *(Durand redescend au milieu)* (3). Est-ce qu'on ne pourrait pas recevoir les créanciers ailleurs qu'ici ? *(Designant la porte de droite.)* dans ce bureau, par exemple ?

DURAND. Pardonnez-moi, Monsieur.

SIMON. Eh bien ! prévenez-les, je vais les y rejoindre.

DURAND. C'est cela.

1 Di. Si. Du.

2 Du. Di. Si.

3 Di. Du. Si.

SIMON, *lui prenant la main.* Vous avez là une excellente idée, monsieur Durand...

DURAND. Moi, Monsieur ?..

SIMON, *continuant.* Oui, vous avez raison ; de cette façon, les enfants ne se douteront de rien.

DURAND. Mais c'est vous-même qui...

SIMON. Moi, par exemple !.. Monsieur Durand, allez à vos affaires, moi, je vais recevoir les créanciers.

DURAND. Merci, Monsieur... je cours rejoindre le patron. *(Il sort par le fond.)*

DICKSON, *bas* (4). Monsieur !..

SIMON. Quoi ?

DICKSON, *bas.* Vous manquez une occasion superbe, le chagrin des enfants du gueux...

SIMON. Mais, animal, ils ne m'ont rien fait, ces enfants ; ce n'est pas leur faute si leur père est un coquin... et je ne puis pas leur faire payer les pots... cassés par leurs parents.

DICKSON. J'avoue qu'au premier abord..... cependant...

SIMON, *qui vient d'écrire quelques mots sur une feuille de son carnet, la déchirant, et la donnant à Dickson.* Tiens, Dickson, va porter cela aux créanciers... J'attends ici leur réponse. *(Il passe à gauche.)*

DICKSON, *à part, remontant* (2). Je ne comprends pas... mais ce qu'il médite doit être monstrueux !.. *(Dickson sort par la droite.)*

SCÈNE X.

SIMON, puis DICKSON.

SIMON, *seul.* Il me semble voir d'ici la figure de ces messieurs à la lecture de mon billet. « Un nommé Didier qui nous achète nos titres, argent comptant, au prix coûtant, quand Renaud est ruiné ! mais il est donc fou, ce monsieur ? » Pas si fou, vraiment ! avec ces créances, je tiens mon homme. Je puis le frapper, quand je voudrai. S'il fait faillite, s'il va en prison, c'est que je l'aurai voulu ; et ce n'est pas le hasard qu'il maudira, ce sera moi, Didier, le vieux Didier, vengeant les injures du jeune Simon... *(Un temps.)* Oui, mais il y a toujours la question des enfants, qui ne m'ont rien fait... *(Un temps.)* Après ça, je puis lui faire des règlements..... c'est une idée..... ça l'humiliera, et les enfants n'en souffriront pas. Que m'importe, en effet, qu'il me paie ou non ? que me fait l'argent ? j'en ai trop !... et pour qui mon argent ? je n'ai pas de femme, moi, pas d'enfants !. *(Voix d'Albert et de Louise dans la coulisse de gauche.)* Voilà les siens ! *(Regardant par la porte entr'ouverte.)* une belle fille et un beau garçon... A qui parlent-ils donc ?.. Ah ! mon Dieu !..

1 Di. Si.

2 Si. Di.

(*Il fait un pas.*) ces traits... cette voix... oh! non, c'est impossible!.. mais si... c'est elle!.. c'est bien elle!.. Berthe!.. ma Berthe bien-aimée!.. Ils l'appellent leur mère!.. leur mère?.. elle est la femme de Renaud?.. Quoi! il m'a pris jusqu'à ma fiancée, ce gueux-là?.. et j'ai eu tout à l'heure un accès de pitié pour lui?..

DICKSON, *rentrant par la droite* (1). Monsieur, vous aurez les titres dans une heure.

SIMON. Bien, Dickson, bien!.. ce sont des armes que je ne donnerais pas pour un empire!

DICKSON. Bah! ça vous vengera donc bien, Monsieur.

SIMON. Je t'en réponds.

DICKSON. Ah! je nage dans la joie, et vous, Monsieur?

SIMON. Moi aussi... on vient, va-t'en! (*Dickson remonte et passe en riant d'un rire satanique, devant Albert qui entre par la gauche.*)

SCÈNE XI.

SIMON, ALBERT, puis LOUISE.

ALBERT, *apercevant Simon et Dickson* (2). Des étrangers. (*Saluant.*) Monsieur désire sans doute parler à mon père? (*Dickson sort par le fond.*)

SIMON. Ne faites pas attention à moi, je vous en prie. (*Avec ironie.*) Je suis de la maison. (*Louise entre par la gauche.*)

ALBERT (2). Pardon... mais je n'ai pas l'honneur...

SIMON, *se présentant.* Didier, négociant aux États-Unis, recommandé par la maison Feltonne à M. votre père, qui m'a forcé de devenir son hôte.

ALBERT. Je suis confus, Monsieur, de vous avoir traité un moment comme un étranger, croyez bien que si j'avais su...

SIMON, *avec un peu de brusquerie.* C'est trop d'excuses, Monsieur.

ALBERT, *prenant Louise par la main.* Je vous présente ma sœur, monsieur Didier. (*Louise salue.*)

SIMON, *saluant.* Mademoiselle... (*A part.*) Il a une fille charmante, le scélérat!

ALBERT. Eh bien! Louise, voilà tout ce que tu dis à Monsieur? voyons, habitue-toi à faire les honneurs d'une maison, — car Louise va se marier, Monsieur.

SIMON, *passant près de Louise* (4). Hein? Mademoiselle va se marier.

LOUISE. Oui, Monsieur, bientôt.

ALBERT. Au fait, ça se trouve bien, vous danserez à sa noce.

1 Si. Di.

2 Al. Si.

3 Lo. Al. Si.

4 Lo. Si. Al.

LOUISE. En effet.

SIMON. Merci, Monsieur, merci; la danse n'est pas ce que j'aime.

ALBERT. Vous serez du repas, au moins, — à propos, avez-vous déjeuné?

SIMON. Non, mais je n'ai pas faim.

ALBERT. Oh! n'importe, vous déjeunerez. — Louise, fais mettre un couvert ici.

LOUISE. A l'instant.

SIMON. C'est inutile, je n'ai besoin de rien.

ALBERT. Alors, vous prendrez un verre de madère...

LOUISE. Avec des biscuits.

SIMON. Mais... je vous assure...

LOUISE. Mais, Monsieur, si vous ne prenez rien, mon père nous grondera.

ALBERT. Il croira que nous n'avons pas insisté assez.

SIMON. Mais puisque je n'ai pas faim.

LOUISE. Faites semblant, Monsieur, je vous en prie, pour que j'aie le plaisir de vous servir moi-même.

SIMON. Encore une fois...

LOUISE, *avec joie.* Ah! c'est bien gentil à vous. — Je reviens tout de suite. (*Elle sort en courant par le fond.*)

SCÈNE XII.

SIMON, ALBERT, puis LOUISE.

SIMON, *à part* (4). Qu'est-ce que c'est qu'une maison comme ça?.. On vous comble de soins, d'égards... ce n'est pas l'embarras... elle est charmante!.. Il m'a semblé revoir sa mère à vingt ans. (*Haut.*) Dites-moi, Monsieur, quel âge avez-vous donc?

ALBERT. Moi?... Monsieur? j'ai vingt-deux ans.

SIMON. Vous n'avez pas de frère aîné?

ALBERT. Non, Monsieur.

SIMON. Vous n'en avez pas perdu?

ALBERT. Non, Monsieur, mais pourquoi cette question?

SIMON. C'est que je croyais que M. Renaud devait avoir des enfants plus âgés.

ALBERT, *riant.* Oh! ce serait difficile, car il n'y a que vingt-trois ans que mon père est marié.

SIMON. Ah! il n'y a que vingt-trois ans.

ALBERT. Ce n'est pas sa faute; il aurait bien voulu épouser ma mère plus tôt, mais il parait qu'elle avait été fiancée à un jeune homme qui partit brusquement un beau jour; elle l'a attendu cinq ans...

SIMON, *lui prenant la main.* Ah! elle a attendu cinq ans!

1 Si. Al.

2 Si. Al. Lo.

ALBERT. Et comme on ne recevait pas de ses nouvelles...

SIMON, *à part*. Ah! tant mieux! cela me fait du bien. (*Haut.*) Et vous me disiez que votre sœur va se marier bientôt?

ALBERT. Samedi, Monsieur.

SIMON. A moins que d'ici là?...

ALBERT. Quoi donc?

SIMON. Dame, dans les affaires un revers de fortune est bientôt venu.

ALBERT. Oh! la maison est bonne. (*Louise rentre avec un plateau sur lequel il y a une bouteille de madère et des biscuits.*)

SIMON. Sans doute, pourtant on en a vu de meilleures.

ALBERT. Que voulez-vous dire?

SIMON. Moi... rien.

ALBERT. Serait-il arrivé quelque malheur à mon père?

LOUISE, *effrayée, après avoir posé son plateau sur le guéridon (1)*. Hein?.. qu'est-ce que tu dis donc, Albert?

ALBERT. Moi? rien...

LOUISE. Vous parliez de mon père, et j'ai entendu...

ALBERT. Tu te seras trompée.

LOUISE. Mais non, n'est-ce pas, monsieur Didier?

SIMON, *sur un signe d'Albert*. Non... je ne sais ce que vous voulez dire.

LOUISE. Ah!.. à la bonne heure.

SIMON, *à part*. Pauvre enfant!... quand elle saura...

LOUISE. Maintenant, je vais aller dire à ma mère que nous avons un nouvel hôte, et qu'il a l'air bien bon.

SIMON, *vite, l'arrêtant*. Votre mère?.. non, non.

LOUISE, *étonnée*. Pourquoi donc ça?

SIMON. C'est... que je serais désolé... de la déranger.

LOUISE. La déranger? je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle me gronde de ne pas l'avoir avertie plus tôt. Albert, tu auras bien soin de M. Didier. Je reviens, Monsieur. Ah!.. voici du madère et des biscuits.

SIMON. Mais, Mademoiselle, je n'ai ni faim ni soif.

LOUISE. Venez toujours, venez, Monsieur.

ALBERT ET LOUISE.

ENSEMBLE.

Air : *La veille de Noël.*

Ici, je vous en prie,
Soyez comme chez vous,
Sans ça, je le parie,
On s'en prendrait à nous.

(*Pendant ces quatre vers, Louise a entraîné Simon*

1 Al. Si. Lo.

à un guéridon, où il s'est assis bon gré mal gré; Albert lui verse du madère et Louise le bourre de biscuits. — La musique continue piano.)

SIMON. Mais, encore une fois, je ne pourrais!

LOUISE. Tâchez!

SIMON. Ça me fera mal.

LOUISE. Ça ne fait rien.

SIMON. Oh! alors, c'est différent.

REPRISE, ENSEMBLE.

LOUISE ET ALBERT.

Ici, je vous en prie, etc.

SIMON, *la bouche pleine, à Louise*.

Ce regard qui me prie,

Mon enfant, est si doux,

Que sans cérémonie,

Je m'installe chez vous....

LOUISE, *sur la ritournelle, s'éloignant (1)*. Adieu, monsieur Didier.

SIMON, *attendri*. Au revoir, Mademoiselle.

LOUISE. A tout à l'heure. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE XIII.

SIMON, ALBERT, puis PAUL.

SIMON, *suivant Louise des yeux (2)*. C'est un ange que cette enfant-là!..

ALBERT, *qui a reconduit sa sœur, revenant près de Simon*. Vous disiez donc, Monsieur?

SIMON. Eh bien! Monsieur... je disais...

PAUL, *entrant du fond*. Albert!! Albert! (*Il a la figure renversée.*)

ALBERT, *allant à lui*. Qu'as-tu donc, Paul?

PAUL. Moi! tu me demandes ce que j'ai?

ALBERT. Ce trouble... voyons, parle.

PAUL. Tu ne sais donc pas l'affreux malheur qui nous arrive?

ALBERT. Non.

SIMON, *à part*. Nous y voilà.

PAUL. Eh bien! Giraud n'a pas pu faire ses paiements, aujourd'hui, et il a pris la fuite. (*Ils descendent la scène.*)

ALBERT (3). Giraud! mon patron!... mais alors, mon père est ruiné.

PAUL. Hélas!..

SIMON, *à part*. Pauvres enfants! au fait, ce ne sont pas mes affaires!.

ALBERT, *à Paul*. Et toi, mon pauvre ami, ton mariage est rompu!

PAUL. Que dis-tu?

ALBERT. Tu sais bien que si mon père ne peut plus doter ma sœur, il te forcera à reprendre ta parole.

1 Al. Lo. Si.

2 Al. Si.

3 Pa. Al. Si.

SIMON, *se levant*. Ah ! vous croyez que M. votre père...

PAUL. Albert a raison : je connais M. Renaud.

SIMON, *à part*. Ah çà ! il est donc devenu honnête homme, ce gremlin-là ?

LOUISE, *de la coulisse de gauche*. Albert ?

ALBERT. Ma sœur !

PAUL. Louise !

ALBERT. Comment lui apprendre ?

PAUL. Ce n'est pas moi qui m'en charge, toujours !

ALBERT. Ni moi.

PAUL. Mais il faut pourtant...

ALBERT. Ah !... Monsieur Didier.

SIMON. Mon ami ?

ALBERT. Vous seul pouvez nous rendre ce triste service.

SIMON. Moi ?... (*A part.*) En voici bien d'une autre !

PAUL. Vous ne pouvez refuser...

SIMON. Cependant...

ALBERT. Apportez-y tous les ménagements possibles.

SIMON. Sans doute, pourtant...

PAUL. Un avenu trop brusque serait capable de la tuer.

SIMON, *passant au milieu* (1). Mais...

ALBERT. Sa vie est dans vos mains.

SIMON, *à part*. Me voilà bien, moi ! (*Louise entre par la gauche.*)

ALBERT, *bas, à Simon*. C'est elle !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE (2). Monsieur Didier, ma mère m'a priée de... Mais qu'est-ce que vous avez donc ?... comme vous êtes ému !..

SIMON. Moi ?..

LOUISE. N'est-ce pas, Albert ?.. Mais toi-même tu as l'air tout troublé... vous aussi, Paul !.. Que se passe-t-il ici ? Parlez... mais parlez donc !

PAUL, *bas, à Simon*. Mais parlez donc, monsieur Didier.

SIMON, *bas*. Si vous croyez que c'est facile à dire !

LOUISE. Eh bien ?

SIMON. Mon Dieu !... Mademoiselle... il faut... il faut du courage... dans la vie... il en faut... il en faut même beaucoup.

ALBERT, *bas*. Mais parlez donc !

SIMON, *de même*. Je ne parle donc pas ?

LOUISE, *étonnée, passant près de Simon*. Du courage !

SIMON (3). Oui, Mademoiselle... et du sang-

4 Pa. Si. Al.

2 Lo. Pa. Si. Al.

3 Pa. Lo. Si. Al.

froid... et de la résignation... de la résignation, surtout... mais encore plus de sang-froid... parce que souvent... au moment où l'on s'y attend le moins... il arrive des choses.

LOUISE. Quelles choses ? qu'est-il arrivé ?

SIMON. Rien, mon enfant, rien. Mais il pourrait arriver...

LOUISE. Quoi ?

SIMON. Nous sommes tous mortels...

LOUISE, *avec un cri*. Mon père !

SIMON, *patageant*. Il se porte bien... je vous remercie... et la santé avant tout, comme on dit ; pourtant, la fortune est quelque chose... surtout quand on y est habitué ; et puis, ça tient à si peu... La maison Giraud... par exemple... elle était solide, la maison Giraud... et alors la maison Renaud était solide aussi... parce que, quand deux maisons se tiennent... Mais... si l'une des deux... alors, dame, l'autre... patatras !.. vous... comprenez ?.. (*A part.*) Je patage affreusement ! (*Il passe à droite.*)

LOUISE (4). Ah ! mon père est ruiné !.. (*Elle chancelle.*)

PAUL, *s'élançant vers elle*. Louise !

ALBERT. Elle se trouve mal !.. (*Ils la font assseoir à gauche.*)

SIMON, *s'approchant*. Voyons, Mademoiselle. un peu de courage !.. (*Paul et Albert s'empresent auprès d'elle.*)

ALBERT. Ses mains tremblent...

PAUL. Elles sont glacées !

SIMON. Pauvre enfant !

PAUL. Eh ! c'est votre faute, Monsieur !

SIMON. C'est ma ?..

ALBERT. Il faut lui faire respirer du vinaigre.

PAUL. Du vinaigre, monsieur Didier.

SIMON. Je n'en ai pas, moi.

ALBERT. Dans la salle à manger !..

SIMON. Bien. (*Il se dirige vers la droite.*)

ALBERT. Mais c'est le bureau !

SIMON. C'est juste. (*Il se dirige vers la gauche.*)

PAUL. Mais c'est la chambre à coucher.

SIMON. Mais, que diable ! où est-elle donc, votre salle à manger ?..

ALBERT, *voyant Louise reprendre ses sens*. Silence ! elle revient un peu... (*A Louise*). Te sens-tu mieux, petite sœur ?

LOUISE. Oui ; mais que s'est-il donc passé ?... ah ! je me souviens, mon pauvre père... ruiné !

ALBERT. Oh ! ruiné ! Il a des amis...

PAUL. Du crédit, et...

LOUISE, *secouant la tête*. Vous avez peur de me faire du chagrin, je le vois bien. (*Elle pleure.*)

ALBERT. Louise !.. ne pleure pas, je t'en prie.

LOUISE. Pourquoi pleures-tu, toi ?

ALBERT. Moi !... je... ah ! je suis bien malheu-

4 Pa. Lo. Si. Al.

reux ! (Les trois jeunes gens forment un groupe désolé.)

SIMON, à part, cherchant à cacher son émotion. Je ne sais pas ce que j'ai dans la gorge !

ALBERT. Voyons, Louise, un peu de courage !

LOUISE, se levant. Oui, j'en aurai. (Tendant la main à Paul). Adieu, Paul.

PAUL. Adieu ?

LOUISE. Je sais bien que je dois renoncer à vous maintenant. Ainst, adieu !... Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas ? (Elle pleure.)

PAUL. Oh ! toujours !

LOUISE. Adieu !

ALBERT. Bien, ma sœur !

SIMON, toussant, à part. Je ne sais pas ce que j'ai dans la gorge.

ALBERT, allant à lui. Qu'avez-vous donc, monsieur Didier ?

SIMON, passant près de Louise (1) : J'ai... j'ai qu'il ne faut pas vous désoler comme ça ! Une perte d'argent, ça peut se réparer... Il y a encore sur la terre, de l'argent ! Et l'on en trouvera, sacrebleu !...

ALBERT. Mais qui donc ?

SIMON. Qui ?... Dame... je ne sais pas, moi. (À part.) Ma foi, Dickson dira ce qu'il voudra. (Haut.) Mes amis, vous allez me faire le plaisir de renoncer vos larmes jusqu'à nouvel ordre. (Criant.) Ça me fait dit mal, hol, ça !...

ALBERT. Mais, Monsieur.

SIMON. Écoutez ! Je connais quelqu'un qui peut tout réparer ; je vais le trouver, et, dans un quart d'heure, vous aurez de mes nouvelles ! (À part.) Je cours chercher les livres. (Haut, et prenant son chapeau.)

ENSEMBLE.

SIMON :

Air :

Il reste au malheur
L'amitié fidèle ;
Vous aurez par elle
Des jours de bonheur.
Un destin plus doux
Séchera vos larmes ;
Calme vos alarmes ;
On veille sur vous.

PAUL, ALBERT ET LOUISE :

Il reste au malheur
L'amitié fidèle ;
Nous aurons par elle
Des jours de bonheur ;
Un destin plus doux
Doit sécher nos larmes ;
Calmons nos alarmes ;
Il veille sur nous.

(Louise sort par la gauche ; Simon par le fond ; Albert reconduit Louise jusqu'à la porte.)

4 Pa. Lo. Si. Al.

SCÈNE XV.

PAUL, ALBERT, puis RENAUD ; BERTHE ET LOUISE.

ALBERT, revenant près de Paul (1). Le ciel aurait-il donc pitié de nous !

PAUL. Mais quel est cet excellent homme ?

ALBERT. M. Didier ? Je ne sais, je ne le connais pas.

PAUL. C'est sans doute un ancien ami de ton père.

ALBERT. Il faut croire. (Musique à l'orchestre, Renaud paraît à la porte de gauche avec Berthe et Louise. Il a l'air calme et résigné) : Eh bien, mon père ?

PAUL, à Renaud qui vient entrer avec deux (2). Avez-vous trouvé ? (Berthe et Louise restent au second plan.)

RENAUD. Rien !

ALBERT. Avez-vous vu tous vos amis ?

RENAUD. Tous.

PAUL. Il en est peut-être à qui vous n'avez pas pensé ?

ALBERT. Celui à qui vous avez donné ce magnifique l'hospitalité ?

RENAUD. M. Didier ? Je ne le connais pas, moi ?

ALBERT. Comment ?

RENAUD. Je l'ai vu, ce matin, pour la première fois.

ALBERT, à part. C'est étrange.

RENAUD. Laissez-moi, mes amis, j'ai besoin d'être seul.

ALBERT, avec inquiétude. Seul ?...

RENAUD. Oh ! soyez sans crainte. (Tout en parlant, il s'est dirigé vers sa caisse.) (3) Ah ! je ne pensais plus à cet argent !... Ce serait assez pour gagner du temps... (S'arrêtant.) Mais, non ! jamais !...

ALBERT. Qu'y a-t-il, mon père ?

RENAUD. Il y a, mes enfants, qu'un instant, je me suis cru sauvé, et que j'esuis perdu. (Il tombe assis. La musique cesse.)

BERTHE, descendant avec Louise, près de Renaud. Perdu (4) ?... pour quel, Renaud ?... si l'honneur est sauf, si tel nom sort pur et sans tache de l'abîme où nous sommes tombés ?

RENAUD. Mais, comment vous-tu, pauvre amie ?

BERTHE. Que pourra-t-on dire si nous ne gagnons rien de ce que nous possédons ; si nous sortons d'ici en montrant nos mains vides aux créanciers qui sont en bas !

RENAUD. Mais, on dira...

BERTHE. On dira... : Les Renaud sont malheureux, mais les Renaud sont de braves gens ! (Simon paraît au fond et s'arrête ; en contemplant le tableau qu'il a devant les yeux.)

1 Al. Pa.

2 Lo. Be. Al. Re. Pa.

3 Re. Lo. Be. Al. Pa.

4 Lo. Re. Be. Al. Pa.

ALBERT, avec feu, prenant la main de sa mère.

Air de *Mademoiselle Garçon*.

Bien dit! ma mère, oui, nous pouvons encore,
Le front levé, marcher aux yeux de tous,
Pour nous doit luire une nouvelle aurore,
Le sort nous frappe, eh bien! redressons-nous!
Dieu l'a voulu!... mais un jour, je l'espère,
Chacun dira : le fils, pendant dix ans,
A travaillé pour l'honneur de son père,
Tous les Renaud étaient de braves gens! (Bis.)

SIMON, à part, au fond. Mais c'est à faire pleurer des recors. Ah! ma foi!... Je n'y tiens plus!... il faut!..

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SIMON, DURAND, puis DICKSON.

DURAND, essoufflé, entrant par la droite (1).
Monsieur! Monsieur!

RENAUD, se levant. Qu'y a-t-il?

DURAND. Il y a... il y a que tout le monde est payé!

Tous. Payé!...

RENAUD, allant à Durand (2). Par qui?

DURAND. Par votre ami.

RENAUD. Mon ami! quel ami?

DURAND. Celui qui était là tout à l'heure et qui a une si bonne figure; vous savez; ce monsieur d'Amérique.

RENAUD. M. Didier?

DURAND. Justement?

RENAUD. Mais c'est impossible!

SIMON, descendant (3). Votre caissier vous a dit la vérité, Monsieur, tout le monde est payé.

RENAUD. Par vous?

SIMON. Par moi.

RENAUD. Je ne comprends pas...

SIMON, montrant une liasse de billets à ordre. C'est bien simple; j'ai échangé vos créances contre la somme qu'elles représentent! ainsi, vous pouvez être tranquille, vous êtes libéré! (Il lui présente les billets.)

RENAUD, refusant de les prendre. Libéré? pardon, ma position est toujours la même; je n'ai fait que changer de créancier (Simon déchire les billets sans parler.) Que faites-vous, Monsieur?

SIMON. Rien!... (A part.) Je me venge!

RENAUD. Les titres! vous avez déchiré les titres! mais la dette n'en existe pas moins, Monsieur; et je la maintiens! et je l'acquitterai tôt ou tard... car, je suis un honnête homme, entendez-

vous? (Paul passe près de Berthe et de ses enfants.)

SIMON, le prenant par la main et l'amenant sur le devant de la scène (4). Vous êtes un honnête homme, maintenant!

RENAUD. Monsieur!.. songez que pour parler ainsi...

SIMON. C'est que j'ai connu jadis un certain Simon...

BERTHE ET RENAUD. Simon!

RENAUD. Vous connaissez Simon?

SIMON. Depuis l'âge le plus tendre.

RENAUD. Il vit encore?

SIMON, se frappant doucement sur le ventre. J'oserais presque l'affirmer.

RENAUD. Où est-il; Monsieur? où est-il?

SIMON. A Marseille.

RENAUD. A Marseille! oh! il faut que je le voie! que je lui parle à l'instant!

SIMON. Pourquoi faire?

RENAUD. Mais pour lui rendre cent mille francs que je lui dois.

SIMON. Quoi! vous faisiez faillite avec cent mille francs en caisse!

RENAUD, simplement. Oui, Monsieur. Cet argent n'est pas à moi, je n'avais pas le droit d'en disposer... (Berthe s'assied entourée de ses enfants.)

SIMON. Mais comment se fait-il?

RENAUD. Eh effet... vous ne savez pas... Simon était mon associé; un jour, j'apprends que mon père est perdu s'il n'a pas payé sur l'heure quarante mille francs. Simon était en voyage. Je cours chez mes amis; l'un d'eux me promet les fonds pour le lendemain; mais il me les fallait sur-le-champ; je les emprunte à la caisse. Simon revient en mon absence et me soupçonne de... Enfin, Monsieur Simon ne reparut pas, mais j'étais toujours son débiteur. Les vingt mille francs que je lui devais, je les fis valoir et...

SIMON. Et depuis ce temps, vous n'avez pas entendu parler de Simon?

RENAUD. Jamais! malgré les recherches les plus actives.

SIMON. Eh bien! je vais vous donner de ses nouvelles; il est parti pour l'Amérique, la haine dans le cœur; hier il est revenu implacable, il a marché droit à son ennemi; mais il l'a trouvé armé d'une cuirasse triomphante, la voilà! c'est la famille! C'est une femme, ce sont des enfants. Ensuite il s'est trouvé que celui qu'il prenait pour un coquin n'avait été qu'imprudent!.. (Prenant la main de Renaud.) Alors, il lui a tendu la main et lui a dit : « Renaud, tu es heureux, tu es en-
« touré d'amour et de soins... Moi, je suis seul sur
« la terre; et j'ai le cœur glacé; laisse-moi me ré-
« chauffer dans un coin au foyer de votre bon-

1 Lo. Re. Be. Al. Si. Du. Pa.

2 Lo. Be. Al. Re. Du. Si. Pa.

3 Lo. Be. Al. Re. Si. Pa. Du.

4 Lu. Be. Al. Pa. Ra. Si. Du.

heur. Je venais chercher un ennemi à punir, donne-moi une famille à aimer. Je l'aimerai bien, va; car, depuis trente ans, j'ai fait des économies de tendresse et je voudrais bien les dépenser. »

RENAUD. Quoi! ce Simon!

SIMON. C'est moi, mon ami!... C'est moi, Berthe! (Il passe près d'elle, Paul et Albert passent à droite. Musique à l'orchestre jusqu'à la fin (1).)

BERTHE. Et vous m'avez pardonné?

SIMON. Je sais que vous m'avez attendu cinq ans, mon amie. (Berthe lui serre la main avec émotion.) C'est un beau trait!...

RENAUD. Tu as été bien malheureux, Simon, et par ma faute; mais je te revaudrai ça. (Passant près de Berthe (2).) Ma femme, voici mon frère; vous, mes enfants, aimez-moi, si vous voulez, mais aimez-le d'abord. (Durand passe à gauche en remontant.)

ALBERT, prenant la main de Simon. Nous l'aimions déjà!

LOUISE. Et nous l'aimerons encore bien plus.

BERTHE, allant à Simon. Oh, oui!..

SIMON (3). Berthe... mes amis... si vous saviez...

1 Lo. Be. Si. Re. Al. Pa. Du.

2 Lo. Be. Re. Si. Al. Pa. Du.

3 Du. Lo. Re. Be. Si. Al. Pa.

le bonheur... la joie... (Tombant assis.) C'est vrai que ça étouffe... Dickson avait raison. (Dickson paraît au fond.)

LOUISE, venant se mettre à genoux près de Simon (4). De ce jour, monsieur Simon, vous aurez trois enfants.

DICKSON, à part. Ah, bah!.. en voilà bien d'une autre. (Simon est assis à droite, Berthe et Renaud sont accoudés au dossier de son fauteuil. Paul et Albert ont pris chacun une de ses mains, Louise est agenouillée devant lui.)

SIMON, revenant à lui peu à peu. Ah! c'est toi, Dickson, approche donc!

DICKSON. Mais, Monsieur, je ne puis pas passer; ils sont tous en tas autour de vous.

SIMON. Qu'est-ce que tu dis de ma vengeance, hein?

DICKSON. Ma foi, Monsieur, décidément, je dis que si les autres y gagnent, vous n'avez pas l'air d'y perdre beaucoup.

SIMON, avec tendresse. Oh! non... je leur re-dois même quelque chose.

DICKSON, à part. Brave homme!.. (Haussant les épaules.) Et ça veut se venger. Vieux fat, va.

4 Du. Di. Lo. Re. Be. Si. Al. Pa.

FIN.

11 20 88